



ALESSANDRO BARBAGLIA

Le coup du fou

Bobby Fischer, *l'Illiade* et mon père

LIANA LEVI



Alessandro Barbaglia, écrivain et libraire, est né en 1980 à Borgomanero et vit à Novara. En 2017 il a publié chez Mondadori *La Locanda dell'Ultima Solitudine*, finaliste du prix Bancarella. Son second roman, *L'Atlante dell'Invisibile*, sort en 2018. Le troisième, *Nella Balena*, est inspiré de l'histoire vraie de la grande baleine Goliath. Avec *Scacco matto tra le stelle* il remporte le prix Strega pour la jeunesse. Il a également dirigé une anthologie de textes autour du baiser dans l'art et la poésie (Interlinea, 2019), et il écrit pour une chaîne de podcast (pocketstories.it) des «Histoires vraies à 97%» dont a été tiré un recueil de nouvelles.



Le coup du fou. À l'origine de ce roman insolite, il y a un souvenir d'enfance. Un petit garçon écoute, fasciné, des adultes parler d'un être surdoué, névrosé, qui a réussi un exploit : battre, en 1972, le champion du monde d'échecs, le Russe Boris Spassky. Un fou furieux qui, jour après jour, imposait des conditions draconiennes à sa participation au championnat du monde : quatre rangées libres autour de sa place d'avion, une certaine marque de lait qu'il fallait faire venir des États-Unis rien que pour lui... pour ne citer que deux de ces innombrables et folles exigences. Ce fou s'appelait Bobby Fischer. Ce nom reste gravé dans la mémoire du narrateur... Bien des années plus tard, alors qu'approche le cinquantième anniversaire de l'affrontement mythique entre les deux plus grands joueurs d'échecs de leur temps, Alessandro Barbaglia se souvient, et ce souvenir passe à travers le filtre de sa culture. Comme tout Italien lettré, il connaît Homère sur le bout des doigts. Et un parallèle s'impose alors à lui, comme une évidence : l'Américain colérique, à la personnalité et au destin hors norme, c'est Achille ; et son adversaire russe, ce fin stratège, c'est Ulysse. Barbaglia décide alors d'écrire un texte autour de ce parallèle étonnant, mais chemin faisant, en se confrontant à cet être aussi génial qu'inadapté, il voit ressurgir la figure fondatrice de son père, psychanalyste reconnu, trop tôt disparu, qui lui aussi s'est mesuré à la démesure de la folie.

Extrait

Avant d'apprendre à jouer aux échecs, il ne connaissait qu'un jeu : cache-cache. Il se terrait dans les ruelles, près des flaques de boue, derrière les murets, la plupart du temps il se blottissait près des talus du chemin de fer, il attendait le fracas des trains, leurs sifflements scintillants quand ils freinaient. Il se cachait et il avait une patience furieuse, attendant sans bouger, parfaitement immobile. Pendant des heures. Des après-midi entiers. Jouer à cache-cache, pour lui, c'était une affaire très sérieuse. Il avait les oreilles un peu grandes et le nez aussi. Les cheveux coupés au bol, les yeux tristes. Mais démentiels. Dans le bon sens du terme.

À cache-cache, il gagnait toujours. Il faut dire qu'il y jouait seul. Il n'était pas entouré d'amis, il n'y avait personne, pas même un enfant qui aurait compté jusqu'à vingt, le visage dans les paumes de ses mains. « Trouvé Bobby ! Dans le buisson ! » On ne lui a jamais dit ce genre de choses.

Parce que lui, à cache-cache, il y jouait pour se cacher, pour tenter de disparaître.



Parution 6 octobre 2022

Collection « Littérature étrangère »

*Traduit de l'italien
par Jean-Luc Defromont*

224 pages. 19 euros
ISBN 979-10-349-0558-4

Éditions Liana Levi
1, place Paul Painlevé, 75005 Paris
Tél. : 01 44 32 19 30
editions@lianalevi.fr
www.lianalevi.fr

Presse : Amandine Labansat
Librairies, salons : Élodie Pajot

Conversation avec Alessandro Barbaglia

D'où vous est venue l'idée d'écrire ce roman ?

Le cœur du livre se trouve dans un souvenir d'enfance. Dans les années 80, la folie habitait chez nous. Mon père était un psychanalyste très estimé. L'été nous habitions dans une villa avec un jardin magnifique sur un lac, et souvent nous recevions la visite de confrères à lui, d'Italie, des États-Unis et d'ailleurs. Une fois il y a même eu le psy de Woody Allen, qui l'appelait sans cesse au téléphone. Un jour, alors que je marchais pieds nus dans le gazon, je les ai entendus parler du «cas Bobby Fischer», du match de 1972 en Islande, du défi lancé à ce Russe indéboulonnable, contre lequel il n'avait jamais gagné. Ils évoquaient le caractère obsessionnel et le génie de Fischer. Pendant que moi, je jouais à leurs pieds avec un chameau Playmobil.

Quel est votre rapport aux échecs ?

Je ne suis pas un joueur d'échecs, ce jeu m'a modérément passionné. Mais quand je me suis lancé dans ce projet, j'ai lu neuf biographies de Bobby Fischer, j'ai vu six documentaires et un film. Tout s'agitait dans ma tête, c'était devenu une obsession, comparable à celle de Bobby Fischer. Chaque fois que je me mesure avec un névrosé, ma vie devient imprévisible.

Le cas Bobby Fischer semble vous avoir passionné.

Il a été pour moi, ces deux dernières années, comme un tatouage sur le cristallin. Je me réveillais il était là, je déjeunais et il me regardait, j'allais à la salle de bains il me suivait, et le soir je lui disais «Bonne nuit Bobby». Je disais aux gens, désolé je ne peux pas venir, je suis avec Bobby. C'était un vrai tourment. Bobby est un être fait de furie, mais c'est aussi quelqu'un de magnétique, charismatique, une figure incandescente.

Comme Achille ?

Oui, exactement. Je me demande comment personne ne s'en est aperçu avant moi. Tout à coup c'était pour moi une évidence. Achille et Bobby Fischer se superposent parfaitement : force, férocité, douceur et perdition. Et en revisitant l'*Illiade*, je me suis dit que Spassky, le Russe invincible, ne pouvait être qu'Ulysse, le stratège.

Et une autre figure majeure a surgi, celle du père ?

Alors que j'étais en train d'écrire ce livre, je me suis rendu compte que j'avais l'âge de mon père quand il est mort, en 1992, il y a exactement 30 ans. Cette coïncidence, et d'autres qui sont apparues au fil de l'écriture, m'ont fait suivre ce qui est la troisième ligne de mon texte : la figure paternelle. Pour moi, raconter cette histoire, c'est un peu dialoguer avec mon père, d'adulte à adulte. Une chose que je n'ai jamais pu faire, puisque j'avais douze ans quand il est mort. Bobby Fischer a été élevé sans père. Pendant ces championnats du monde, Spassky a eu une attitude remarquable avec lui. Il n'a pas considéré qu'il était cinglé, il l'a respecté, il a accepté ses exigences. Il s'est comporté comme un bon père. Par certains côtés, il m'a rappelé le mien...

Comment se fait le passage entre votre métier de libraire et celui d'écrivain ?

Le libraire est avant tout un lecteur, qui tombe amoureux des livres et trouve d'autres amoureux qui partagent avec lui cette passion. Quand un lecteur achète un livre de moi dans ma librairie, j'en suis évidemment très heureux, mais je suis dans une position délicate. Quoi qu'il en soit, dans mes deux métiers, j'essaie de promouvoir les mots le mieux possible.